

Extrait 4

L'assistance technique était effectivement dans un mental assez déplorable. Du jamais vu chez des militaires. Durant mes quinze jours d'observation, j'avais vu des officiers faire leurs courses en ville, en combinaison de vol, pendant les heures normales de travail. Belle image pour les tchadiens auxquels nous étions censés montrer l'exemple¹.

Mon premier « briefing » marqua les esprits. Un « vieux » capitaine mécanicien (Capitaine JARUSZELSKI) vint me trouver après celui-ci.

« Sur le fond, vous avez eu raison mon commandant, mais vous y êtes allé quand même un peu fort. C'est la première fois que j'entends une remontée de bretelles comme ça, et j'ai plus de trente-cinq ans de service. »

La section air comportait cent-six personnes. Les tchadiens étaient, début 1978, une centaine également. Les mercenaires arrivèrent plus tard, une dizaine dans le transport (sur DC4 uniquement), et une dizaine également sur les Skyraiders².

La « reprise en main » fut à la hauteur du briefing. Je ne fis procéder qu'à un seul rapatriement dans le cadre de l'aide promise par l'État-major. L'autre rapatriement fut une toute autre épreuve mais personnelle (cf. article « Exercice du commandement » dans la partie « anecdotes »).

Mon épouse Mireille et deux de mes enfants m'avaient rejoint en août 78 mais leur séjour fut de courte durée. Les événements se précipitèrent.

Ceux-ci révélèrent de façon patente la grandeur ou inversement la petitesse des uns et des autres. « *L'homme se découvre avec l'obstacle* » disait SAINT EXUPÉRY dans Terre des Hommes. Durant ces événements, nous avons mesuré, la justesse de ce propos.

Fin 1978, les événements qui touchaient surtout le nord puis l'est du Tchad prirent une dimension générale et atteignirent N'Djamena entre fin janvier et début février 1979.

La guerre se propagea. Le nombre de victimes se compta par milliers. Les Skyraiders tirèrent dans N'Djamena même (je dis bien dans la ville !) pour tenter d'abattre l'immeuble dans lequel s'était installé Hissène HABRÉ. Le commandant de gendarmerie MIALHE et sa femme Gaby, restèrent enfermés dans un placard quarante-huit heures, entourés de « rebelles » tiraillant à tout va (cf. 1979 : En famille à N'Djamena dans la partie « Anecdotes »).

Nous habitons sur la route de Farcha, légèrement à l'extérieur de la ville, deux kilomètres avant les abattoirs. Le soir, les enfants, sur la terrasse, admiraient au-dessus du centre-ville, la trajectoire nocturne des balles traçantes entre les belligérants³. Nous entendions les explosions et les rafales des armes automatiques.

Mireille m'assura un jour sa protection armée. Un soir que nous ramenions, en voiture, chez lui, le « boy » qui nous servait, un pneu creva. Je donnai alors à Mireille un 7,65 pendant que je changeais la roue. Le boy avait, lui, sa machette, et j'avais moi-même

¹ En fait, les français avaient aligné leur conduite sur celle des tchadiens qui, profitant des dissensions ethniques et de la tension générale, disparaissaient un ou deux mois au Cameroun ou « au village ». Au gré de leur humeur ou... de leurs peurs.

² Bombardier d'appui tactique monomoteur fabriqué dans les années 45-50 et employé dans de nombreuses armées.

³ Anecdote : étonné par quelques trajectoires traçantes vers le ciel, je demandai plus tard une explication. On m'apprit alors que certains tireurs, malins, ne pouvant percer les murs d'enceinte de la gendarmerie... tiraient quasi à la verticale pour que les balles retombent de l'autre côté !

et à portée de main, un 11,43 sur le siège avant. Je suis certain, *a posteriori*, que Mireille n'aurait jamais su où était la détente ! Une des peurs de sa vie. Quant à moi, je n'ai jamais changé une roue aussi vite.

Commander dans de telles conditions est extraordinaire. L'expérience humaine acquise est incomparable. Qui plus est, la découverte du peuple tchadien, le peuple du Sahel surtout, fut pour moi particulièrement marquante.